



JEONG You-jeong
**GÉNÉALOGIE
DU MAL**

Roman traduit du coréen par
Choi Kyungran et Pierre Bisiou



Éditions
Philippe Picquier

JEONG You-jeong

GÉNÉALOGIE DU MAL

Roman traduit du coréen
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (KLTI), SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
LIM YEONG-HEE

Titre original : *The Good Son*

© 2016 by Jeong You-Jeong

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Design by Sean Garrehy LBBG / Image from Getty /
Westend61

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1344-2

PROLOGUE

Le soleil brûlait dans le ciel de mai où s'étiraient quelques rares nuages. Des passereaux chantaient dans les buissons qui bordaient la cour intérieure de l'église. Mon frère et moi sommes entrés par l'arche de rosiers en tenant à la main une bougie qui portait notre nom de baptême. Marchant au rythme de la chorale, nous nous sommes avancés vers l'autel installé sous le crucifix, au fond de la cour.

*Jésus est amour
Qui rend ma vie si belle
De ses mains d'amour
Il rend ma vie si belle*

Des garçons en aube blanche et coiffés d'une calotte rouge, des filles en robe blanche et coiffées d'une couronne de fleurs, suivaient par deux derrière nous. Le curé et le vicaire se tenaient derrière l'autel pour accueillir la procession. C'était un jour béni. Le dernier dimanche du mois saint. C'était le matin de la messe en plein air, le rituel des premières communions. Mon frère âgé de dix ans, moi plus jeune d'un an, et les vingt-deux autres enfants, nous étions les héros de cette journée.

Ceux qui assistaient à la messe se sont retournés pour voir notre entrée. Mon grand-père maternel, qui était

notre parrain à tous deux, était assis au premier rang, rayonnant, affichant un large sourire. Ma mère et mon père se tenaient aux places réservées aux familles. Ils suivaient du regard mon frère qui était le premier des héros. Ma mère me jetait des coups d'œil de temps à autre mais n'avait pas l'air d'avoir remarqué que je tremblais si fort que la flamme de ma bougie vacillait. Son regard ne m'effleurait que distraitement avant de revenir vers mon frère.

Depuis la veille, je ne me sentais pas bien. Sans raison particulière. J'avais froid, j'avais mal à la tête et ma nuit avait été peuplée de mauvais rêves. Au réveil, ma gorge était tout enflée et avaler une simple gorgée d'eau était très douloureux. Sur le chemin de l'église, dans la voiture, la fièvre s'était déclarée. Je pressentais une inflammation des amygdales mais je n'avais rien osé dire à ma mère. Au contraire, je m'étais efforcé de feindre une mine normale. Si ma mère se rendait compte de mon état, sûr que je n'y gagnerais rien. Ce serait un demi-tour direct vers l'hôpital. Et la suite, je la voyais d'ici pour l'avoir expérimentée déjà à diverses reprises : radios des bronches, piqûres et prises de sang à n'en plus finir. Je risquais même de me retrouver au lit quelques heures avec une perfusion. Pendant ce temps, la cérémonie des premières communions n'allait pas m'attendre. Cela signifiait que je resterais à la traîne et que j'aurais tout à reprendre tout seul, le catéchisme, les lectures de la Bible, les messes à l'aurore et les examens. Cela signifiait recommencer toute la formation six mois durant. Et ce n'était pas tout. Je perdrais ma place à côté de mon frère, une place que j'avais durement gagnée. La ligne d'arrivée était à ma portée, j'avais franchi tous les obstacles, il n'était pas question d'abandonner pour une simple inflammation des amygdales.

Nous venions à peine de faire notre entrée que des symptômes inhabituels sont apparus. Au bout de quatre ou cinq pas, j'ai été saisi de frissons; avant d'être à mi-chemin, tout mon corps tremblait; à trois ou quatre pas de l'autel, je ne sentais plus mes jambes. Soudain je me suis pris les pieds dans l'aube, mon dos s'est plié comme si j'allais tomber et j'aurais sans doute frappé le sol de mon front si mon frère ne m'avait rattrapé in extremis par le coude.

« Qu'est-ce qui t'arrive? » m'a-t-il chuchoté. Pour toute réponse, j'ai fait un pas de plus. Au sein de ce chaos, mon regard s'est tourné vers les places réservées aux familles. Les yeux écarquillés de ma mère étaient fixés sur moi. Des yeux qui me demandaient la même chose que mon frère. Qu'est-ce qui t'arrive?

J'ai baissé la tête. Je ne pouvais tout de même pas lui dire: *Si tu me promets que je ne suis pas obligé d'être baptisé, je veux bien m'écrouler maintenant.* De toute façon, il était trop tard. Nous étions devant l'autel. Le curé a ouvert les mains. Mon frère lui a tendu son cierge en premier.

« Han Yumin Michaël. »

Le curé a posé le cierge au pied de l'autel.

A mon tour j'ai tendu le mien.

« Han Yujin Noël. »

Après avoir couvert ma main frémissante de la sienne, le curé a pris le cierge. Il m'observait. Avec l'expression de celui qui console un chiot apeuré. *Mon enfant, n'aie pas peur.*

Les joues me piquaient, la peau me tirait. J'ai fait demi-tour et j'ai gagné ma place, à côté de mon frère. Déjà deux autres enfants tendaient leurs cierges au curé. Le temps que les dix autres binômes fassent leur entrée m'a semblé interminable. La messe se déroulait avec une horrible lenteur. J'étais un bébé crapaud qui traversait

une autoroute à huit voies sous le soleil brûlant de l'été. Le chant des étourneaux se répétait indéfiniment, plongeant mes oreilles dans un profond vertige.

« Moïse a dit au peuple: Mettez dans votre cœur et dans votre âme ces paroles que je vous dis. Vous les lierez comme un signe sur vos mains, et elles seront comme des frontaux entre vos yeux... »

Quand j'ai relevé la tête, mon père, délégué des parents, entamait sur l'estrade la première lecture. Sa voix de baryton hésitait ou se faussait de façon tout à fait inhabituelle. Ses larges épaules étaient raides, les épaules d'un robot. Sur ses joues les traces bleuâtres du rasage faisaient comme des marques de coups. J'ai tourné la tête vers le groupe des parents. Les yeux de ma mère se sont plantés dans les miens. Un mot, et elle se précipitait à mon secours. Elle semblait avoir compris que quelque chose ne tournait pas rond, que je n'avais pas trébuché par hasard. Mes joues devaient être aussi rouges que ma calotte. A moins qu'elle n'ait perçu mes tremblements sous mon aube.

« Car si vous observez tous ces commandements que je vous prescris, et... si vous les mettez en pratique... pour aimer l'Eternel... »

La mélopée hachée de mon père s'envolait derrière ma tête. Mes pensées aussi s'envolaient par bribes. Le temps disparaissait morceau par morceau. Et le chant des étourneaux s'éloignait lentement.

« Qu'est-ce que tu fais? Tu dors? »

La voix de mon frère m'a tiré de ma torpeur. Le curé et le vicaire s'approchaient de l'autel, tenant le calice et la patène. A peine m'étais-je dit que j'allais devoir me lever et aller vers eux que j'y étais déjà. La main du curé était noire, crochue, pareille à une branche morte, et au bout était accrochée une hostie ronde comme la pleine lune.

« Ceci est mon corps livré pour vous.

— Amen. » Mon frère a tendu la langue pour recevoir l'hostie. J'ai relevé la tête à mon tour, mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche. Ma gorge était en feu. Mes yeux s'embrasaient. Toute ma chair brûlait. Un flot de poussière tourbillonnait dans l'air et les objets prenaient des formes étranges. Le crucifix se tenait tête en bas, l'autel jaillissait au-dessus de mon front, les buissons autour de la cour de l'église étaient autant de mains tendues par des squelettes. J'ai senti mes pieds quitter le sol. Tout à coup, le monde s'est renversé. Et je me suis effondré.

« Yujin. »

Dans ma tête embrumée a résonné le cri aigu de ma mère.

« Ouvre les yeux. Yujin, ouvre les yeux. »

Avec peine j'ai soulevé mes paupières de plomb. Dans mon champ de vision singulièrement rétréci est apparu le visage de ma mère.

« Tu as mal quelque part ? »

J'étais allongé devant l'autel dans les bras de ma mère. Ses pupilles noires, dilatées, frappaient mon visage comme des flots tumultueux. J'avais envie de dire que j'avais froid mais remuer les lèvres m'était impossible.

« C'est une insolation ? J'appelle les pompiers ? »

Une ombre aussi massive qu'une falaise s'est approchée de mon front, interrogeant ma mère d'une voix anxieuse. Son visage était à contre-jour, je ne le voyais pas bien mais j'ai pensé que c'était mon père. C'était sûrement lui car ma mère a crié : « Appelle-les, vite. » J'ai vu une autre ombre, plus fine, qui se tenait à côté d'eux. Sans doute celle de mon frère. Derrière ses épaules, les nuages couraient comme les flammes dans un champ. Des étourneaux chantaient au loin. Le soleil brillait, œil rouge vif au centre du ciel qui s'assombrissait.

I

UN APPEL
DANS LES TÉNÈBRES

L'odeur du sang me réveille. Comme si tout mon corps l'absorbait, pas seulement mes narines. L'odeur rebondit et enfle en moi comme un son lancé dans un long tube. Derrière mes rétines flottent d'étranges images. La lumière d'un jaune terne des lampadaires alignés dans la brume, la rivière qui coule sous mes pieds en tourbillons, un parapluie rose qui divague sur la chaussée trempée par la pluie. Les bâches en plastique d'un chantier qui claquent dans le vent. Quelque part au-dessus de ma tête résonne la chanson d'un homme à l'élocution embrouillée.

*La femme sous la pluie gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

Pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre ce qui m'arrive, et pas besoin d'une imagination exceptionnelle pour deviner ce qui va suivre. Ce n'est ni la réalité, ni les vestiges d'un rêve. C'est un signal envoyé par mon corps à mon cerveau : Ne bouge pas, reste allongé, tu dois commencer à payer le prix. Le prix pour avoir, de ton propre chef, interrompu le traitement qui endigue tes crises.

Interrompre le traitement, c'est la pluie salutaire que j'offre parfois à ce désert qu'est ma vie. Pas systématiquement, mais la plupart du temps je dois endurer en

retour une sacrée tempête, une fichue crise. Et tous les symptômes que je perçois à présent sont les messagers annonçant l'imminence d'une tempête de ce genre. Cet état d'hallucination confuse est communément appelé « symptôme prodromique de crise ».

Il n'y a pas de port pour m'abriter de cette tempête. Rien à faire, sinon attendre qu'elle s'abatte. Le temps de la tempête est celui des ténèbres et moi, complètement démuné, je me retrouve ballotté dans ce tumulte. Je sais aussi, d'après mes expériences antérieures, que je ne garde aucun souvenir du processus. C'est une sorte de long sommeil qui s'étire jusqu'à ce que je me réveille et que je reprenne conscience. Dans cet intervalle, mon corps est soumis à rude épreuve. Comme si j'affrontais je ne sais quelle épreuve physique rude, basique, intense. Qui me bouffe une énergie démente et me laisse dans un état d'épuisement total. Tout ceci est la conséquence de mes propres actes, effectués en connaissance de cause, on peut donc dire que je récolte ce que j'ai semé. Et vu que je recommence en dépit de ces expériences passées, on pourrait dire que c'est une véritable addiction.

Généralement, ceux qui sont dépendants d'un médicament le sont pour les illusions qu'il procure. Pour moi, c'est le contraire. Moi, pour obtenir ces illusions, il faut que j'arrête la prise du médoc. Peu après l'interruption du traitement s'ouvre un temps magique. Les maux de tête disparaissent, les sifflements dans mes oreilles s'apaisent, mes cinq sens sont à ce point affûtés que je pourrais danser sur un fil. J'ai l'odorat plus sensible qu'un chien. Mon cerveau fonctionne à toute vitesse, je saisis le monde non pas par la pensée mais par l'intuition. Je sens que je dirige ma vie. Vivre parmi les hommes me semble facile.

Bien sûr, tout n'est pas parfait. Par exemple, ma mère et ma tante n'entrent toujours pas dans la sphère

du « facile ». Ma vie demeure celle d'un coussin écrasé sous leurs deux croupes. Les supplier de bouger leurs derrières qui m'étouffent ne sert à rien. Si ma mère me surprenait en pleine crise, voici peu ou prou ce qui se passerait :

Ma mère, dès mon réveil m'emmène chez sa sœur. Ma tante est mon médecin traitant, une psychiatre réputée, directrice de la clinique *Avenir – Enfants malades*. Elle me regarde dans les yeux et me pose des questions, une par une, gentiment, d'une voix douce, sans relâche, jusqu'à ce qu'elle entende les réponses qu'elle attend. Pourquoi as-tu arrêté ton traitement ? Il faut que tu sois franc avec moi si tu veux que je t'aide. Franchement, être franc ne fait pas partie de mes qualités. Ce n'est pas non plus une valeur que je cherche à atteindre. Moi, j'aime le côté pratique des choses. Donc évidemment je lui réponds sur cette base que sans faire gaffe j'ai oublié de prendre le médicament, que le lendemain j'ai oublié que j'avais oublié, et ainsi de suite jusqu'à maintenant. Ma tante, qui a le don de tout savoir du ciel et de la terre sans bouger de sa chaise, lâche sa sentence : « Arrêt addictif du traitement. » Huissière implacable, ma mère m'ordonne de prendre le médoc sous ses yeux à chaque repas, tous les jours. Elle me fait aussi réviser les conséquences de ces « quelques jours d'euphorie » en me rappelant les expériences passées. Elle me fait comprendre que je n'échapperai pas au poids pesant de sa croupe tant que je céderai à mes bêtises.

« Yujin. »

Soudain me revient la voix de ma mère que j'ai entendue avant mon réveil. Elle était feutrée comme le vent dans un rêve, mais puissante comme sa poigne serrant mon bras. Quoique bien réveillé maintenant, je ne perçois aucun signe de sa présence. Le silence est

absolu, si épais que j'ai l'impression d'être sourd. Ma chambre est plongée dans la pénombre, l'aube n'est donc pas encore là? Si c'est le cas, c'est qu'il n'est pas encore 5 h 30 et maman est peut-être encore endormie. Alors la crise pourrait commencer et s'achever à son insu. Tout comme la nuit dernière.

Je crois que c'était aux alentours de minuit. Je reprenais mon souffle près du passage piéton face à la digue. Je venais de faire un aller-retour à toute blinde jusqu'au belvédère de la Voie lactée, dans le parc maritime de Gundo. Ce genre de course échevelée qu'on taxerait volontiers de frénésie, moi je l'appelle ma *maladie de chien*. C'était ce que je fais en sortant de l'appartement, quand mes muscles débordant de puissance lancent d'emblée le moteur à plein régime. Et puisque ça m'arrive plutôt souvent, ce genre de course nocturne, il ne me semble pas trop exagéré de l'appeler ma *maladie de chien de merde*.

Comme toujours la nuit, il n'y avait personne sur la route de la digue. La petite échoppe *Pains fourrés de chez Yong* était close. L'embarcadère en bas de la digue était plongé dans le noir et la route à six voies semblable à une piste d'atterrissage avait été dévorée par le brouillard. C'était une nuit d'hiver typique d'une ville de bord de mer, avec son vent rude et mordant. Il tombait une pluie forte rappelant les averses torrentielles de l'été. S'il avait fallu définir le temps, on aurait pu employer le mot de *lugubre*, et pourtant mon corps était léger comme l'air ondulant dans les rayons du soleil. Je me sentais tellement bien que j'aurais pu voler allégrement jusque chez moi. Sans cette odeur de sang transportée par le vent, tout aurait été parfait.

C'était une odeur sucrée, fétide, avec un goût de métal. Une odeur qui me venait en pleine face à la façon d'un vent contraire qui m'aurait heurté. Elle n'était pas

aussi intense que maintenant, mais suffisamment forte pour m'alerter sur l'imminence d'une crise. Là-bas, une femme descendue du dernier bus pour Ansan marchait dans ma direction. Le parapluie ouvert, le vent dans le dos, elle se pressait à petits pas de pingouin. Je devais me dépêcher de rentrer, m'envoler sans tarder. Je n'avais pas envie d'exposer une inconnue à ce genre de scène où je me roule par terre comme un calamar sur le gril.

Puis la pellicule est coupée. Je peux seulement supposer qu'en entrant dans ma chambre, je me suis allongé sur le lit sans même me déshabiller. Après cette crise, la troisième de ma vie, j'ai dû tomber dans un profond sommeil en ronflant. S'il y a une différence par rapport aux deux précédentes, c'est ce pressentiment au réveil qu'une nouvelle crise va arriver. La densité et la substance de l'odeur sont un cran au-dessus. Je suis allongé dans la fumée d'un canon, la peau me picote, mon nez s'emplit d'un parfum âcre, mon esprit est embrumé. Ces éléments laissent pressentir une crise plus puissante que jamais.

L'intensité de la tempête qui s'approche ne m'an-goisse pas. Crachin ou pluie diluvienne, ça revient au même quand tu es trempé. Seulement, puisque ça doit me tomber dessus, j'aimerais autant que ça tombe sans attendre. Que je puisse en émerger avant que ma mère se réveille.

Prêt à subir le choc, je ferme les yeux. Ma tête, je la garde de biais pour éviter d'éventuelles suffocations. Je relâche la tension de mes muscles, je respire profondément. En plaignant mon corps qui va se tordre et se tordre, mes lèvres entament le décompte, un, deux... Quand j'arrive à cinq, le téléphone se met soudain à sonner. C'est si brusque et si fracassant que j'ai l'impression que mes oreilles s'arrachent de ma tête. A l'idée que l'appareil, à l'étage inférieur, doit sonner en même

temps, mon corps se braque. L'irritation monte, j'imagine ma mère qui ouvre elle aussi les yeux en sursaut. Quel abruti peut appeler à une heure pareille...

La sonnerie s'est tue. Mais c'est une course de relais, voici que l'horloge sonne. Une fois. Il n'est quand même pas une heure du matin ? Sauf exception, cet unique coup est le son que j'ai toujours entendu juste après mon réveil. C'est une habitude que j'avais contractée au primaire, quand j'ai commencé les compétitions de natation, me lever une heure avant l'entraînement, quelle que soit l'heure du coucher. Il doit donc être 5 h 30 et non pas 1 heure du matin. Ma mère doit être assise devant son secrétaire. Oui, c'est l'heure où elle fait ses trois salutations à la Vierge Marie, la mère de ma mère.

Je vous salue Marie, pleine de grâce.

Le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni...

Après la prière, ma mère va prendre sa douche. Je tends l'oreille vers l'étage. Je guette le bruit de sa chaise qu'elle repousserait en se levant ou celui du robinet qu'elle ouvrirait. Mais ce qui frappe mes tympans, c'est une nouvelle sonnerie de téléphone, mon portable ce coup-ci. Considérant l'ordre des sonneries, j'en déduis que l'appel sur le fixe était pour moi.

Je tends le bras. D'après mes souvenirs, le mobile est par là, mais ma main n'accroche rien. Se peut-il que je l'aie laissé sur mon bureau ? Sinon, dans ma salle de bains ? Pendant que je cherche dans ma mémoire, la sonnerie s'arrête. Un moment après, le fixe reprend ses cris. D'un bond, je me redresse et saisis le combiné. A mon « Allô ? », une voix familière répond aussitôt.

« Tu dors encore ? »

Haejin. D'un coup toute la tension retombe. Ben évidemment, qui d'autre? Qui d'autre que l'occupant de la chambre à l'entrée, à l'étage du dessous, qui d'autre pour appeler à une heure aussi saugrenue?

« Je suis réveillé, je réponds.

— Que fait maman? »

Une question aussi stupide que l'heure de son appel. Qu'est-ce qu'il m'avait dit? Qu'il allait voir des gens, une maison de production. Il n'est pas rentré cette nuit? Je dois vérifier.

« Tu es à la maison?

— Tu n'es pas si réveillé que ça... Pourquoi je téléphonerais à la maison si j'y étais? Je suis à Sangamdong. »

Il se lance dans une explication confuse pour se justifier. Le réalisateur de *Cours privé*, le film sur lequel il a bossé l'année dernière, lui a confié un nouveau travail et pour fêter la signature de ce contrat, ils sont allés boire dans un bar. Après cela il est retourné dans l'atelier d'un ami pour finir un montage, la vidéo des soixante ans d'un client tournée l'après-midi. Mais l'atelier était surchauffé et il a fini par s'endormir.

« Quand je me suis réveillé, j'ai vu que maman m'avait appelé dans la nuit. Voilà pourquoi j'appelle, j'ai trouvé ça bizarre, à cette heure-là elle aurait dû être au lit. »

Il ajoute qu'il a trouvé plus bizarre encore que personne ne réponde à ses derniers appels, lui qui s'attendait à ce que tout le monde soit debout.

« Il y a un problème à la maison? »

Je lève la main devant mon visage. Et à cet instant, à cet instant seulement, je sens quelque chose de raide et de craquant collé sur ma main. En même temps, je sens que ce *quelque chose* est aussi collé au *village des cinq trous*, mes deux yeux, mon nez et ma bouche. La sensation est si nette que je n'ai pas besoin de toucher

mon visage pour m'en assurer. En parlant à la manière de ma tante, de loin la plus instruite de la famille, c'est le symptôme subjectif d'un corps étranger sans stimulation des capteurs du toucher.

« Quel problème veux-tu qu'il y ait ? »

En maugréant ma réponse, je touche mes cheveux du bout des doigts. Ce *quelque chose* a séché et durci dans mes cheveux.

« Ah oui, ben alors pourquoi elle ne répond pas ? J'ai appelé sur son portable et sur le fixe, poursuit Haejin.

— Elle doit être en prière. Ou alors elle est dans la salle de bains ou sur le balcon, elle n'a peut-être pas entendu le téléphone. »

De la main, j'inspecte ma poitrine, mon ventre, mes jambes. Normalement je devrais porter les mêmes habits que cette nuit, quand j'ai quitté l'appartement, mais je sens sous ma main quelque chose de complètement différent. Le pull-over qui devrait être souple et doux est dur comme un chiffon qui serait resté trois mois et dix jours sous un soleil brûlant. Le pantalon est raide comme la peau d'une vache tannée. Toujours sur le lit, je relève les jambes et touche une chaussette. Même sensation que le pull-over.

« Tu crois ? »

Haejin a l'air dubitatif. Je le vois presque en train de pencher la tête sur le côté.

« Tu es sûr que tout va bien ? » insiste-t-il. Je hoche la tête avec irritation. Qu'est-ce qui pourrait ne pas aller, à part ce que je ressens, c'est-à-dire l'impression de m'être immergé dans une mare de boue avant de me coucher.

« Si tu es si inquiet, t'as qu'à rappeler maman tout à l'heure.

— Non non, ça ira. De toute façon, je rentre bientôt.

— Tu rentres maintenant ? »

Je réfléchis. Qu'est-ce qui a pu m'arriver durant la nuit pour que je me réveille crotté de la sorte? Ai-je glissé, suis-je tombé pendant le vol retour jusque chez moi? Aucun souvenir. Et même si c'était le cas, je ne vois pas où j'aurais pu me couvrir de boue. A moins d'avoir fait un détour par le chantier des immeubles? Ou d'être tombé en voulant sauter par-dessus le parterre devant chez nous?

« Je prends une douche et je file. Je serai là à 9 heures au plus tard. »

Haejin raccroche. Je m'assois. Je repose le combiné, puis je sors de son petit logement accroché au mur, vers la tête de lit, la télécommande pour la lumière. Je presse le bouton *Power* et la lumière LED blanche explose au-dessus de ma tête tandis qu'au même instant le cri de ma mère explose dans mes oreilles.

« Yujin. »

A la vue de ma chambre, mon souffle s'arrête net dans ma gorge. Un bol de salive fait fausse route et se déverse dans mes bronches. Ma toux se déchaîne et me déchire. Je m'écroule sur le lit en frappant ma poitrine, les yeux baignés de larmes.

A l'époque où je nageais, alors que j'avais remporté la médaille d'or sur 1 500 mètres, la journaliste d'un quotidien m'avait posé la question: « Quels sont vos points forts? » Je lui avais sorti une réponse toute en modestie, soufflée auparavant par ma mère. Que je maîtrisais ma respiration. A la même question, d'une façon moins modeste, mon entraîneur avait répondu que, parmi tous ceux qu'il avait coachés, j'étais celui qui avait les poumons les plus extraordinaires. Pour obstruer et faire suffoquer ces poumons extraordinaires, il n'y a que ces deux femmes dans le monde, deux femmes sous les fesses desquelles je suffoque. Perdre mon souffle est une chose absolument impossible pour moi, il faudrait

qu'une torpille m'atteigne en pleine gorge, et encore. Or quelque chose de ce niveau, quelque chose de comparable à une torpille lancée dans ma gorge par ma mère et ma tante vient de se produire, là, quand j'ai vu ma chambre.

Sur le sol en marbre argenté sont imprimées des gouttes de sang et des empreintes ensanglantées. A voir la direction des pas, quelqu'un est venu de la porte, a traversé la pièce avant de s'arrêter face à mon lit. A moins que le propriétaire de ces pas n'ait marché à reculons. Et avant de venir de la porte, il devait se trouver derrière la porte. Le lit est dans le même état : le drap, la couverture, l'oreiller, c'est-à-dire tout ce que mon corps a touché, est rouge. Je regarde enfin mon propre corps : le sang coagulé couvre mon pull-over noir, mon jogging et jusqu'à mes chaussettes. L'odeur de sang qui m'a réveillé n'était pas l'annonce d'une crise. Elle était bien réelle.

La confusion la plus totale s'empare de moi, la tête me tourne. Le propriétaire de ces pas, est-ce moi ? Qu'est-il arrivé de l'autre côté de la porte pour que tout baigne dans le sang ? Ai-je eu une crise derrière la porte ? Me suis-je mordu la langue au cours d'une convulsion particulièrement violente ? Au point de me tremper de sang ? Suis-je dans l'au-delà, pour baigner dans un tel flot d'hémoglobine ? Une hypothèse plus probable serait qu'un brave gars qui m'en voulait tout particulièrement m'a renversé un seau de sang de cochon sur la tête pendant ma crise. Ou bien j'ai peut-être reçu un coup d'épée alors que j'étais inconscient, toujours de la part de ce type qui m'en voudrait ? Mais je ne ressens de douleur nulle part et aucune de ces hypothèses ne tient la route.

Où était ma mère quand c'est arrivé ? La possibilité que nous nous soyons croisés à ce moment-là est assez faible. Disons qu'elle est quasi nulle. Ma mère

a ses habitudes, c'est rien de le dire. Non seulement repas, défécation, sports mais la plupart de ses activités sont immuables et elle les exerce strictement selon ses règles. Son sommeil rentre aussi dans la catégorie des activités planifiées. Sauf exception, à 21 heures elle avale le somnifère prescrit par sa sœur et va se coucher. Moi, je dois être rentré avant. Car les seules exceptions qui obligent ma mère à violer ses règles sont les fois où je rentre après 21 heures.

Cette règle ne s'applique pas à Haejin, qui fait tout de même partie de la famille. Le motif de cette discrimination est, selon ma mère, que Haejin ne risque pas d'avoir une crise dans la rue en pleine nuit.

J'ai beau le déplorer, c'est un motif légitime et sérieux que je ne peux qu'approuver et auquel je dois me soumettre. Et puis cela vaut tout de même mieux que de me transformer en calamar grillé devant la foule, ou de tomber sur les rails en attendant le métro, ou de dégringoler sur la route et de me faire écraser par le flot des voitures. Voilà pourquoi, affamé d'obscurité, je cours la nuit dans mon quartier. Voilà aussi pourquoi, lors de mes escapades, je passe par la porte en fer donnant sur le toit, comme un voleur.

La nuit dernière n'a pas dérogé à ce schéma. Je suis parti en plein milieu de la soirée de fin d'année et il était 20 h 55 quand je suis arrivé à la maison. J'ai marché sous la pluie depuis l'arrêt de bus pour rafraîchir mon visage enflammé par l'alcool, un truc auquel je n'aurais jamais touché en temps normal. Là j'avais pris trois ou quatre verres, un mélange de bière et de *soju*. La chaleur est passée mais je ressentais encore une agréable ivresse. Non, en fait, mon niveau d'alcoolémie était sans doute un peu supérieur à cette simple ivresse *agréable*. La preuve, j'avais oublié que quand le couvercle du digicode était soulevé, il fallait d'abord le rabattre avant de

l'ouvrir à nouveau pour composer le code. Résultat, je me suis retrouvé à batailler vingt minutes avec la porte. Une main dans la poche, jetant des regards noirs au boîtier récalcitrant. Durant tout ce temps, dans mon manteau, le portable a sonné. Quatre ou cinq fois. Sans même le voir, je savais que c'étaient des textos de ma mère. Je pouvais même deviner le contenu, jusqu'aux mots exacts.

TU T'ES MIS EN ROUTE ?

TU ES OÙ MAINTENANT ?

TU RENTRES BIENTÔT ?

IL PLEUT, ATTENDS-MOI. JE VIENS TE CHERCHER À L'ARRÊT DE BUS.

Effectivement, cinq secondes après la dernière sonnerie, la porte s'est ouverte. Casquette, pull blanc, gilet marron, jean skinny, chaussures de sport blanches. Ma mère, capable d'assumer avec élégance jusqu'au style supermarché, est sortie, clé de voiture en main. Faisant la moue, j'ai baissé la tête vers la pointe de mes pieds. Comment dire mon ressenti, cette impression désagréable alors même que j'avais coché la bonne réponse ? J'avais presque envie de crier. Ben, merde quoi...

« Tu es là depuis quand ? »

Ma mère a poussé la porte à moitié, l'a immobilisée avec le bloque-porte et s'est plantée dans l'entrebâillement. De toute évidence, elle ne comptait pas me laisser entrer si facilement. Du coin de l'œil j'ai regardé ma montre. 21 h 15.

« En fait, je suis arrivé il y a un moment... »

A peine avais-je commencé à répondre que je me suis arrêté net. Sous mes pieds se creusait un grand trou. Et la porte gonflait comme le ventre d'une femme enceinte de neuf mois. Au moment où je relevais la tête, ma colonne vertébrale a flanché. Mon crâne pesait le poids

d'un tonneau. Mon visage brûlait, on aurait dit qu'il venait de prendre feu. Je devais ressembler à une tomate bien mûre. De peur qu'elle ne s'en aperçoive, j'ai juste tourné les pupilles vers ma mère, sans tourner la tête. Lentement, avec précaution, tel un démineur penché sur un mécanisme explosif ultra-sensible. Quand nos regards se sont croisés, j'ai ajouté à la hâte :

« Mais la porte s'ouvrirait pas... »

Ma mère a rabattu le boîtier bruyamment avant de le rouvrir. Elle a composé les sept chiffres du code avec une habileté éblouissante et le loquet s'est déverrouillé dans un *bip*. Les yeux de ma mère sont revenus vers moi.

Où est le problème ?

Ah...

De la tête j'ai fait signe que, ok, compris, il n'y avait pas de problème. De mes cheveux mouillés sont tombées quelques gouttes de pluie. L'une d'elles a glissé sur mon front, passant entre mes yeux, est restée pendue sur le bout de mon nez. J'ai soufflé dessus pour la faire tomber. Quand j'ai relevé la tête, les yeux de ma mère étaient plantés sur mon front. Plus exactement, elle fixait la petite cicatrice, pas plus grande que l'ongle d'un auriculaire, qui se trouve en son centre. Elle croyait peut-être que tous mes mensonges sortaient de cet endroit.

« Tu as bu ? » a-t-elle demandé.

Une question embarrassante. Selon ma tante, l'alcool était une des substances les plus susceptibles de provoquer mes crises. Dans le règlement de ma mère, c'était l'interdit n° 1.

« Un peu, vraiment très très peu. »

Je tenais l'ongle de mon pouce à un centimètre du bout de mon index. Ma mère ne s'adoucissait pas le moins du monde. La cicatrice sur mon front picotait fort, je sentais un oiseau en train de donner des coups

de bec. J'ai ajouté une phrase censée améliorer ma situation.

« Juste un verre de bière. »

Ma mère a cillé. Une sorte de « C'est vrai, ça ? ».

« Je voulais pas boire, mais le prof a insisté... »

Alors que je sortais ce mensonge, je me suis arrêté. Quelque chose remontait en moi, un sursaut de colère. Se faire disputer par sa mère à vingt-six ans pour quelques verres... Tout ça à cause d'une foutue porte. Si tout s'était déroulé pour le mieux, je serais rentré dans l'appartement en douceur, j'aurais lancé un « Je suis de retour » en courant vers l'étage. Je ne me serais pas fait attraper par la patrouille après le couvre-feu, ma mère ne serait pas sortie pour me coincer, mes quelques verres n'auraient pas été découverts. Les jambes me lâchaient, mon genou gauche s'est plié. Dans la foulée, tout mon corps a basculé vers la gauche.

« Yujin. »

Dans un cri, ma mère m'a retenu par le coude. J'ai fait signe que ça allait. Ça va. Je vais bien, je ne suis pas soûl, je te jure que j'ai juste pris un verre.

« On va se parler à l'intérieur. »

J'avais envie d'entrer mais pas de parler. J'ai ôté sa main de mon coude. Cette fois, c'est ma jambe droite qui a plié et j'ai basculé droit sur ma mère. Comme on dit, tant qu'à être tombé par terre, autant se reposer. Une fois avachi sur ma mère, j'ai serré ses épaules dans mes bras. Ma mère a pris une profonde respiration. Son corps petit et menu s'est raidi d'un coup. Elle semblait surprise de mon geste inhabituel. Soit émue, soit n'y comprenant rien, soit je ne sais quoi d'autre. J'ai mis encore plus de force dans mes bras. A quoi bon *se parler*, ça ne mènera à rien, l'alcool, il est bu.

« Qu'est-ce qui te prend ? »

Ma mère s'est débarrassée de mon étreinte, elle semblait avoir retrouvé la parfaite maîtrise de ses sentiments. Elle avait également retrouvé son calme habituel. J'ai senti l'ivresse s'éloigner de moi. J'ai baissé mes bras qui étaient restés suspendus en l'air et je me suis avancé dans l'entrée. Pendant que je me déchaussais, dans mon dos, ma mère a demandé :

« Il s'est passé quelque chose dehors ? »

Sans me retourner, j'ai secoué la tête. Une fois dans le salon, j'ai juste lancé : « Bonne nuit. »

A-t-elle senti que quelque chose n'allait pas, elle n'a pas insisté. Elle a dit : « Tu veux que je te raccompagne à l'étage ? » De la tête, j'ai renouvelé ma dénégation. Sans me hâter ni ralentir mes pas, j'ai pris l'escalier. Je me souviens d'avoir enlevé mes vêtements en entrant dans ma chambre. Je me souviens aussi de m'être jeté sur le lit sans faire ma toilette. Je me souviens d'avoir entendu ma mère rentrer dans sa chambre et refermer sa porte. Je me souviens aussi qu'avec ce dernier bruit, toute ivresse m'avait quitté. Et après ? Je crois que je suis resté à ne rien faire sinon reluquer le plafond. Jusqu'à ce que, une quarantaine de minutes plus tard, ma maladie de chien ne me reprenne ; alors je me suis échappé par la porte du toit donnant sur l'escalier.

« Quand je me suis réveillé, j'ai vu que maman m'avait appelé dans la nuit. Voilà pourquoi j'appelle, j'ai trouvé ça bizarre, à cette heure-là elle aurait dû être au lit. »

Les mots de Haejin me reviennent. Ces mots que j'ai entendus sans y prêter attention résonnent étrangement à mon esprit. Pourquoi ma mère l'a-t-elle appelé ? A-t-elle trouvé mon comportement étrange ? M'a-t-elle aperçu quand j'ai filé par le toit ? A quelle heure a-t-elle appelé Haejin pour que cela l'inquiète ? A 23 heures ? Minuit ? Si elle ne s'est pas rendormie après son coup de fil à Haejin, s'est-elle rendu compte de mon retour ?

Impossible. Jamais elle ne m'aurait laissé tranquille si elle m'avait vu rentrer de mon escapade nocturne. Elle m'aurait coincé, m'aurait assommé de questions. Comme chaque fois qu'elle me forçait à me confesser, lorsque j'étais enfant. Elle ne m'aurait pas laissé dormir avant que je lui aie tout raconté. Où es-tu allé à une heure pareille? Quand est-ce que tu es sorti? Depuis quand tu sors en cachette? Et ainsi de suite. Peut-être aurais-je même eu droit à cette punition que j'avais évitée ces dernières années, passer toute la nuit devant la statue de la Vierge Marie à réciter mes prières. Et encore, si elle m'avait vu rentrer couvert de sang, je n'en aurais pas été quitte avec de simples prières. Donc si je me suis réveillé, là, dans ma chambre, c'est que je n'ai pas croisé ma mère.

Je descends de mon lit. Il va bien falloir que j'aille voir de l'autre côté de la porte. Je ne sais pas ce que je vais découvrir, mais impossible d'y échapper. En faisant attention à ne pas marcher sur les empreintes souillées, je me dirige lentement vers la porte. Arrivé au bureau, mon corps se fige brutalement. Dans la porte vitrée s'ouvrant sur la terrasse, derrière mon bureau, se reflète un inconnu. C'est un homme, ses cheveux sont dressés comme des cornes de chèvre, son visage est rouge vif comme si la peau avait été entièrement arrachée, ses yeux roulent anxieusement dans ma direction. C'est un tel choc visuel, je flanche, étourdi. Cette bête cramoisie, est-ce réellement moi...?

Au-delà de la porte vitrée, je ne distingue rien. Le brouillard venu de la mer fait rempart à la vue. Seule une lumière jaunâtre ondule vaguement de l'autre côté. C'est celle de la lampe que ma mère a fait installer sur la pergola, quand elle a aménagé ce jardin sur notre toit. Je dois l'avoir laissée allumée cette nuit en sortant. Normalement, en réintégrant ma chambre, j'aurais dû l'éteindre.

Dans le même ordre d'idées, je vois que la porte vitrée n'est pas complètement fermée, ce qui n'est pas normal. Cette porte coulissante dispose d'un mécanisme qui se bloque automatiquement quand on la ferme. C'est la raison pour laquelle, lorsque je passe par la terrasse, je laisse un demi-empan ouvert. Pour ne pas avoir à rentrer par la porte qui donne sur le couloir de l'étage. Or l'interstice que j'ai sous les yeux est exactement celui que je laisse habituellement. J'aurais dû fermer cette porte en rentrant. Et, endormi ou réveillé, je ne l'aurais jamais rouverte une fois chez moi. On n'est pas en été, on est carrément en décembre, le 9 décembre. De surcroît, ma chambre est au niveau supérieur d'un duplex situé au dernier étage d'un immeuble qui en compte vingt-cinq dans cette ville nouvelle implantée en bord de mer. Aucune raison de laisser entrer le froid en ouvrant la porte. Bon... peut-être ma mère, en pleine crise de ménopause, souffrant de bouffées de chaleur un nombre incalculable de fois par jour... Mais non...

Il ne reste qu'une réponse possible. La nuit dernière, je n'ai pas emprunté le même chemin pour sortir et pour rentrer. Je suis probablement revenu par la porte d'entrée. C'est la seule explication logique vu le sens des pas sur le sol, la porte coulissante de la terrasse entrouverte et la lampe restée allumée sur la pergola. Sauf que je ne suis pas en mesure d'expliquer pourquoi j'ai pris la porte d'entrée, ni pourquoi je suis dans cet état, ni ce qui est arrivé à ma chambre.

Je consulte le réveil sur mon bureau. Quatre chiffres rouges s'alignent sur l'écran noir. 05:45. Je n'entends pas de bruit d'eau mais l'hypothèse que ma mère soit dans la salle de bains reste valide. Dans dix minutes, elle sortira de sa chambre et se rendra dans la cuisine. Avant cela, je dois inspecter la maison, vite.

Tirant la porte, je sors dans le couloir. J'appuie sur l'interrupteur mural. Les traces de sang et de pas sont bien là, derrière la porte de ma chambre, le long du couloir, venant de l'escalier. L'effet serait-il très différent si je voyais des poissons rouges s'envoler dans le ciel ou une mer rouler des vagues d'or? Appuyé contre la porte, j'écoute le chuchotement du soldat bleu, cet éternel optimiste qui siège dans mon crâne. *C'est un rêve. Tu n'es pas encore réveillé. Comment une telle chose pourrait-elle se produire dans le réel?*

A contrecœur, je détache mon dos du chambranle. Halé par une main invisible, je suis la piste sanglante. J'avance un pied dans la pénombre de l'escalier, aussitôt, la lumière du senseur se déclenche. Le paysage devant moi s'imprime sur ma rétine en un instant. Des marques ensanglantées de mains qui semblent avoir empoigné la rampe tout du long. Chaque marche est tachée de gouttes de sang et porte des empreintes sanguinolentes de pas. Avec l'esprit brouillé d'un somnambule, je contemple tour à tour les éclaboussures et quelques coulures grenat sur le mur du palier, la mare de sang sur le sol. Une mare d'un tout autre niveau que les empreintes de mains ou de pas. Si tout ceci est réel, le palier de l'escalier doit être l'endroit où *quelque chose* s'est passé.

A nouveau je me regarde. Mes mains semblent sortir d'un seau d'hémoglobine, mon pull, mon pantalon, tout mon corps est raide de sang séché. Est-ce en bas que j'ai été foudroyé par tout ce sang? Mais venant de qui? L'interrogation grandit, la perplexité aussi. Si par *perplexité* on entend l'état où il n'est plus possible de penser, où plus aucun son ne nous atteint, où l'on ne ressent plus rien tellement tout est entremêlé dans notre tête.

Pataud, gourde, ours portant le masque d'un homme, je descends l'escalier. Passant la mare de sang, je tourne

vers l'étage inférieur. La scène d'en bas accroche ma vue en un éclair. Un deuxième hoquet s'échappe de ma gorge contractée. Pour la deuxième fois en quelques minutes, ma respiration se bloque. Je fais un pas en arrière, rejetant ma tête comme si on m'avait lancé un caillou en plein front. Sans m'en rendre compte, j'ai fermé les yeux. Immédiatement, le soldat bleu vient à ma rescousse : *Il n'y a pas de problème. Rien de tout ceci n'est vrai. Il faut donc que tu retournes dans ta chambre avant que maman sorte. T'as qu'à t'allonger sur le lit et dormir un peu. Au réveil, ce sera un matin parfaitement banal.*

Pas question, intervient le soldat blanc dans ma tête, le pragmatique. *Tu ne vas pas te rallier si facilement à cette hypothèse si rassurante. Tu dois vérifier. Est-ce un rêve ou non ? Si ce n'est pas un rêve, il faut savoir ce qui s'est passé là-bas et pourquoi tu t'es réveillé dans cet état épouvantable. Dans le cas contraire, tu pourras aller dormir après ça, rassuré.*

Je soulève les paupières. En bas, la lumière est restée allumée et je vois, dépassant de la cloison qui sépare l'escalier et la cuisine, baignant dans le sang, une paire de pieds nus. Les talons sont posés sur le sol en marbre, les pointes sont tournées vers le plafond, les deux pieds sont joints. La cloison masque le reste de la scène au-delà des chevilles. On dirait une installation artistique réalisée avec des pieds coupés.

S'agit-il de pieds humains ? Ou de ceux d'une poupée ? Ou encore ceux d'un fantôme ? Le soldat blanc a raison. Ce n'est pas en restant sur le palier que je vais trouver une explication. Il faut y aller pour savoir. J'humecte de salive ma gorge desséchée et je reprends la descente. Tout comme au-dessus, gouttes de sang et empreintes de pas poissent chacune des marches. Pire, un filet de sang va de la mare sur le palier jusqu'au sol du salon en suivant les marches. Arrivé à la dernière

marche, l'apparition des pieds nus se prolonge sur un corps visible jusqu'au menton, atrocement réaliste.

Les orteils aux jointures saillantes, le dos du pied étroit et bombé, le talon englué dans l'effroyable flaque, un bracelet à la cheville gauche, un pendentif en forme de main accroché au bracelet. Un hoquet dévastateur explose dans mon corps. Mon estomac se retourne. Quoiqu'il soit trop tard à présent, je voudrais retourner me terrer dans ma chambre. Avant de voir quelque chose que je vais regretter à jamais d'avoir vu.

Je me force à marcher encore jusqu'au salon. Non sans hésiter, je jette un œil vers la droite, vers l'entrée. Du bas de l'escalier jusqu'à la cuisine s'étale un rectangle de sang. Au centre de cette mare gît une femme. Une femme allongée sur le dos, ses pieds nus ensanglantés tournés vers l'escalier, la tête tournée vers l'entrée. Une femme habillée d'une ample robe blanche, genre chemise de nuit. Une femme aux mollets alignés comme une paire de baguettes, les mains jointes sur la poitrine, le visage caché par sa longue chevelure. Une femme qui semble sortie des songes d'un aliéné.

D'un pas, j'avance vers les mollets. D'un autre pas, j'atteins les cuisses recouvertes par la robe. Encore un pas pour arriver au niveau des coudes et là je m'arrête. Sous le cou tendu, suivant la courbe du menton, une incision fine et rapide. De l'oreille gauche jusqu'à l'oreille droite. Le tracé laissé par une lame pointue tenue par une main ferme. L'incision en forme de cimenterre laisse voir une chair rouge qui évoque des branchies. J'ai presque l'illusion de les voir palpiter comme si elle respirait. Sous les cheveux en désordre, une pupille noire s'accroche à moi. Une griffe, une flèche qui me transperce. Une pupille qui m'ordonne : « Approche. » Mon corps réagit instantanément à cet ordre. Je m'accroupis à côté de la femme,

pliant mes jambes devenues aussi raides que des barres de métal, et je tends les mains vers son visage. Plus tremblant qu'un saule. D'un geste téméraire, j'écarte sa chevelure.

« Yujin. »

De nouveau résonne la voix de ma mère. C'est celle que j'ai entendue dans mon rêve. Une voix gémissante, une voix qui s'étouffe et s'éteint dans sa gorge. Pour la troisième fois, mon souffle s'emballe. Dans ma tête, deux trains se percutent de face. Ma vue se brouille, giflée par des vagues immenses. Ma main se pose sur le sol, je me laisse glisser à terre.

Les yeux sont ouverts, les yeux d'un chat affolé, des gouttes de sang, tragiques larmes, sont accrochées à ses longs cils noirs, les joues creusées, la courbe pointue du menton, les lèvres ouvertes en rond. C'est bien la femme qui possède un bracelet avec la main de Fatma. Celle dont le mari et le fils aîné sont morts noyés seize ans plus tôt. Celle qui n'a vécu que pour moi durant ces seize années-là. Celle qui m'a donné la moitié de mon ADN. Ma mère.

Tout devient noir devant mes yeux. J'ai la nausée. Je suis incapable de bouger. Je suis incapable de respirer. J'ai l'impression que mes poumons sont remplis de sable brûlant. Tout ce que je peux faire, c'est rester effondré là, à côté d'elle, et attendre. Que la lumière revienne dans ma tête devenue ténèbres. Que je puisse faire quelque chose. Honnêtement, je prie pour que la voix insistante du soldat bleu l'emporte, que tout ceci soit un songe. Je prie pour que sonne en moi le réveil qui me sauvera de ce cauchemar.

Le temps passe lentement. L'intérieur de l'appartement est silencieux au-delà du réel. Dans le silence, l'horloge se met à sonner. Ce qui signifie qu'une demi-heure s'est écoulée depuis que j'ai ouvert les yeux. C'est

l'heure où habituellement ma mère s'affaire dans la cuisine. Il est à présent 6 heures, le moment où elle s'apprête à monter dans ma chambre avec du lait mélangé à des bananes, des pignons et des noix écrasées.

Les six coups ont retenti mais ma mère est toujours contre mes genoux. Je demeure tétanisé. Un désespoir profond, absolu, m'a englouti. Ce n'était donc pas un rêve? Ma mère m'a réellement appelé? M'a appelé à l'aide? A son secours?

Je sens des picotements derrière mes genoux, un poids colossal pèse sur mon ventre, des aiguilles me transpercent au-dessous du nombril. L'instant d'après, ma vessie gonfle comme si elle allait éclater. Une envie urgente et violente de pisser. Une pression aussi insupportable que celle que je ressentais au moment où le train fonçait sur moi quand je faisais le rêve du *chemin de fer* dans mon enfance. Une pression qui me cloue au sol alors que je voudrais me lever. Je tire mes jambes sous moi, me mets à genoux. Je serre mes cuisses l'une contre l'autre, pose mes deux mains dessus et appuie de toutes mes forces. Une sueur froide m'inonde.



Une sueur froide m'inonde. Ce que je viens de faire est lamentable. Le lit et la couverture sont trempés. Le pyjama colle à mes fesses et à mon dos. L'odeur d'urine me pique le nez. Voilà trois nuits qu'il m'arrive le même accident. Si ma mère l'apprenait, sûr qu'elle se mettrait en colère: « Es-tu un bébé? Qu'est-ce qui te prend soudain? » Elle nous ferait mettre à genoux devant elle, mon frère et moi, pour nous soumettre à un de ses interrogatoires: « Dites-moi franchement, où est-ce que vous êtes allés après l'école, il y a trois jours? Qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là? »

Mon frère et moi étions en première année dans une école privée du quartier Sinchon. Ma mère, qui était éditrice, nous déposait en voiture tous les matins devant l'école. Elle pouvait le faire parce que sa maison d'édition était juste derrière le campus Y. Après l'école, nous allions à l'atelier de peinture près de son travail. Malgré l'enseigne *Atelier de peinture*, c'était plutôt une garderie qui prenait les enfants après les cours. Cet atelier n'était pas très loin de notre école mais il n'y avait pas de transport en commun reliant les deux. Mon frère et moi faisons donc le chemin à pied. Observant diverses choses dans la rue, nous achetant de quoi goûter, nous écartant parfois de la route directe. Pour ma mère, ces écarts étaient toujours source d'angoisse.

« Il ne faut pas passer par le chemin de fer. Prenez toujours la grande rue.

— Oui oui. »

Après cette sage réponse, nous n'en faisons qu'à notre tête. Parfois, en fait assez souvent, nous allions le long du chemin de fer, là où poussaient des herbes qui montaient jusqu'à nos chevilles. Bien entendu, nous ne marchions pas non plus sagement. Nous inventions à l'improviste tel jeu ou tel autre, ou bien nous poursuivions une partie précédente. *L'épouvantail* consistait à marcher la tête vers le ciel et les bras levés, comme un épouvantail, sur les traverses des rails tâchées du bout des pieds. Il y avait aussi *le saut en longueur*, où celui qui sautait le plus de traverses d'un coup l'emportait. Mais notre préféré était *le jeu de survie* qui se jouait sur les rails et dans les friches qui les bordaient. Comme nous avions la même arme, nous finissions toujours par un match nul. Toute la puissance de nos fusils tenait dans leur capacité sonore et ils avaient été choisis par notre mère, à son goût.

Trois jours plus tôt donc, ce matin-là, nous avions dans nos cartables de vrais fusils et de vraies lunettes de

protection. C'était un cadeau de notre père qui s'était rendu aux Etats-Unis pour son travail. Ma mère avait froncé les sourcils en disant qu'il avait rapporté des jouets dangereux, mais nous, nous étions tout excités. C'était la première fois qu'on avait un fusil à six coups, des balles et des lunettes de protection. Rongés par l'envie d'essayer au plus vite nos armes, les quatre heures de classe nous avaient semblé exceptionnellement longues. Mon frère et moi étions déjà tout entiers tournés vers la gare de Sinchon et le chemin de fer.

Après l'école, nous nous sommes précipités là-bas. Le cartable sur le dos, nous avons tiré dans tous les sens sans cesser de courir sur les rails et dans les friches. Nous avons complètement oublié le reste, l'inquiétude de notre mère ou l'atelier de peinture ou je ne sais quoi. Nous avons perdu la notion du temps. Quand nos munitions se sont trouvées épuisées, nous étions dans l'angle d'une friche d'où nous pouvions voir, au loin, la gare de Sinchon. La partie était terminée, match nul, mais ni moi ni mon frère n'étions prêts à accepter ce résultat. Nous avons décidé qu'une ultime course nous départagerait. La ligne d'arrivée serait l'entrée du bâtiment de la gare.

Un, deux, trois... Je me suis élancé comme catapulté par un ressort. J'ai d'abord eu une longueur d'avance sur mon frère, mais à mi-course nous étions côte à côte, et vers la fin j'avais une ou deux longueurs de retard. Alors que j'arrivais au dernier obstacle, les rails, mon frère dévalait déjà la pente de l'autre côté du chemin de fer. De loin, sur l'horizon, un train s'approchait. La partie était jouée, irrévocable, mais je ne voulais pas abandonner. J'ai bondi par-dessus les rails. Le cartable qui s'agitait sur mon dos m'a heurté violemment au coude. Dans la foulée, le fusil s'est envolé de ma main glissante de sueur. Quand je m'en suis rendu compte,

mon corps atterrissait déjà de l'autre côté des rails, presque en roulant.

Je me suis relevé en hâte et j'ai jeté un coup d'œil en arrière. Le fusil avait poursuivi sa course pour tomber sur le rail du côté de la friche. Là-bas, dans une danse de poussière, le train s'avavançait. Si je ne faisais rien, il allait rouler sur mon fusil et le réduire en miettes. Je n'ai pas réfléchi. J'ai foncé jusqu'aux rails. Le train était assez proche pour qu'on puisse reconnaître un convoi de marchandises, mais je ne voulais pas renoncer à mon arme.

« Yujin. »

Mon frère a crié quelque chose mais je n'ai pas fait attention. *Tchou tchou*, le train sifflait, je ne me suis même pas retourné. Les yeux fixés sur mon but, je me précipitais vers les rails. Quand j'ai basculé de l'autre côté, serrant mon fusil dans ma main, le bruit assourdissant du train et le violent déplacement d'air ont frôlé ma tête. J'ai entendu le cri de mon frère.

« Cours. »

C'est ce que j'ai fait. De peur que le conducteur n'arrête le train pour s'emparer de moi. De peur qu'un agent de la gare qui aurait assisté à la scène, depuis je ne sais où, ait appelé la police. Pendant ma fuite, à l'idée que d'un moment à l'autre quelqu'un allait me saisir par le cou, des picotements parcouraient mon corps comme un courant électrique. C'est devant l'atelier de peinture que j'ai retrouvé mon frère, l'entrejambe de mon pantalon d'école déchiré, le visage plein de terre, les cheveux hirsutes. Le prof de dessin a résolu le problème de l'uniforme abîmé et de mon visage sali. Evidemment, nous n'avons pas dit ce qui s'était réellement passé. Jusqu'au bout, avec cohérence, nous avons servi la même version : J'étais tombé dans la cour d'école en faisant la course avec des copains.

C'est cette nuit-là que ça a commencé. A peine endormi, je me retrouvais dans la friche le long des rails. Pour rejouer la même partie, vivre la même situation. Je saisisais le fusil et quand le train se ruait sur moi, une pression colossale écrasait mon ventre. Après le passage du train, quand j'ouvrais les yeux, le lit et tout mon corps étaient dévastés. Et ceci trois nuits d'affilée. Qu'allais-je devenir?

Dans un coin de ma détresse, le sommeil pointait tout de même. Je dormais comme si plus rien n'avait d'importance. Cette nuit-là, j'ai ôté mon pyjama d'où tombaient de grosses gouttes d'urine et je l'ai balancé sur mon lit. Nu et puant la pisse, j'ai juste pris mon oreiller dans mes bras et gagné la chambre de mon frère. Soulevant doucement sa couverture, je suis entré dans son lit et je me suis couché sur le côté, contre son dos. Mon frère sentait l'odeur un brin fétide des herbes folles de la friche. Par magie, l'odeur d'urine s'était évaporée. A peine avais-je fermé les yeux que j'ai sombré dans un profond sommeil. Le même rêve est revenu. Mais je ne me suis pas oublié. Certainement parce que, in extremis, juste avant que je me lance sur les rails, mon frère m'a retenu en criant : « Le train. Le train arrive. »

A partir de ce jour, j'ai dormi dans sa chambre. Le reste de cette année-là et l'année suivante. Jusqu'au printemps de ses dix ans, jusqu'à sa mort. Près de lui, il ne m'arrivait guère de faire ce rêve. Quand par hasard j'étais transporté jusqu'au chemin de fer, la voix de mon frère me retenait avant que je m'oublie.

Comme à cette époque, j'aimerais me glisser dans le lit de mon frère. Il me semble qu'allongé à ses côtés, je pourrais surmonter ce cauchemar.

Ton frère est mort il y a bien longtemps, dit le soldat blanc. Tu vas devoir t'en sortir tout seul.

Un coup de vent déclenche soudain un vacarme sur le balcon. Un vacarme dont les ondes creusent à mes oreilles un sillon glacial. Derrière mes globes oculaires, mon pouls s'accélère. J'avale ma salive. Il a raison. Mon frère n'est plus là. A nouveau j'écrase mes cuisses pour bloquer l'envie de pisser et change légèrement de position. Je lève une main et la porte sur le visage de ma mère. Mon diaphragme se contracte d'un coup ; je suis au bord de vomir. La tension dans mes épaules est telle que mes bras peinent à se déplier. Ma main tremble violemment. Tout mon corps est bloqué. Les quelques centimètres qui séparent mes doigts du visage de ma mère sont à des années-lumière.

C'est bon, tu vas pas la bouffer, explose soudain le soldat blanc, tu veux juste en avoir le cœur net. Savoir si vraiment elle ne respire pas, si vraiment son cœur s'est arrêté, si son corps est vraiment froid. C'est ça, vite, tu tends la main et tu touches ta maman.

Je prends une grande inspiration. Mon majeur se glisse sous son nez et j'attends un long moment. Je ne sens rien qui pourrait indiquer une respiration. Sa joue recouverte de traces de sang rouge sombre est froide et rigide. Au lieu de la chair, j'ai l'impression de toucher une masse d'argile en train de sécher. Ma main va plus bas, tâte tour à tour au centre de sa poitrine, à gauche et à droite. Nulle part entre ces douze paires de côtes je ne perçois le moindre battement de cœur. Aucune chaleur non plus. Ma mère est bel et bien morte.

Mes épaules retombent. Un sentiment de vide s'empare de moi. Qu'est-ce que je croyais, qu'elle était encore vivante ? Avais-je sérieusement continué d'espérer que tout ceci était un rêve ? Quoi qu'il en soit, je suis fixé. Ce n'est pas un rêve. Je suis au cœur d'une scène de crime.

« Il n'y a pas de problème à la maison ? »

La voix de Haejin refait surface dans ma mémoire. Si j'avais su qu'il y avait un problème, surtout ce genre de problème, je n'aurais pas quitté mon lit avant que Haejin revienne. Certes, son retour ne transformera pas ce problème en une absence de problème, mais au moins je ne serais pas affalé à côté du corps de ma mère, hébété. Je ne me sentrais pas non plus comme un malade mental, démuné, incapable de savoir quoi faire.

Je relève la tête. Juste en face se trouve la porte coulissante de l'entrée, solidement fermée. Un petit couloir relie l'entrée au salon, à gauche de ce couloir c'est la chambre de Haejin et en face de sa chambre, sa salle de bains. De l'autre côté du salon, il y a le carré de la cuisine et sa table; l'entrée de la cuisine et l'escalier qui mène à l'étage sont séparés par une cloison. A côté de l'escalier il y a un petit couloir où donnent deux pièces qui se font face, la chambre de ma mère et son bureau. Le bout du couloir est occupé par une petite armoire décorative, une horloge est posée sur l'armoire et elle continue son mouvement régulier... Tous les endroits et tous les objets que j'ai toujours connus me paraissent tout à coup étrangers, infiniment irréels. Dans ma tête tournent en boucle les mêmes questions. Qui a fait ça? Quand? Pourquoi?

Je pense d'abord à un intrus qui serait entré clandestinement dans l'appartement. Dans ma tête surgit aussitôt la rumeur de cambriolages et de vols à main armée qui séviraient en ce moment dans la ville nouvelle de Gundo. Une hypothèse qui ne manque pas d'intérêt, à ceci près que je viens de l'inventer à l'instant.

La ville de Gundo n'a commencé à se peupler que récemment. La moitié des logements à peine sont occupés. Les infrastructures, les commerces, les transports, les différents services publics n'ont pas encore fini de s'implanter. Quant à la sécurité, il n'y a qu'un poste